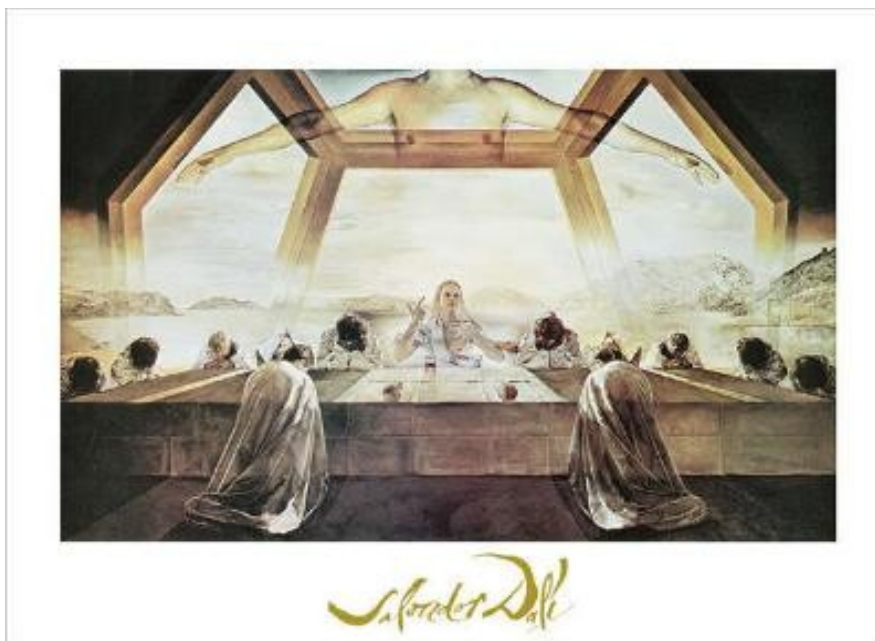


## Contre les valeurs occidentales !?



Le sacrement de la dernière Cène

Seul un arbre bien enraciné peut être à même de s'élever haut et d'offrir à la vue du spectateur un port signifiant force et assurance. Ainsi en est-il des arbres, ainsi devrait-il en être des hommes. L'enracinement est donc pour une civilisation *qui ne désire pas mourir*, une nécessité afin de donner aux générations à venir une assurance de pouvoir continuer à être eux-mêmes dans un monde devenu complexe et « liquide ».

Mais un ré-enracinement ne doit pas impliquer, a fortiori, une quelconque négation de l'individu de la communauté. Elle doit tout au contraire redonner du sens à la *potentialité* contenu en l'individu de pouvoir s'élever, s'accomplir, de rechercher son « sens de soi ». En d'autres termes, il nous faut dépasser le dualisme opposant l'individu et la société. L'existence et l'affirmation de l'un et de l'autre demeurent des nécessités au regard d'une dynamique qui ne repose pas sur une morale dualiste, mais sur des *vertus* ayant sens pour le commun.

Une socialité équilibrée et juste n'est pas « morale » en soi, c'est-à-dire reposant sur des idées préconçues (sur l'homme en tant qu'être existant en-soi, impliquant sa panoplie de droits inhérents, et d'autant mieux sans les « archaïsmes » de ses appartenances) à propos d'une hypothétique essence humaine. Elle n'est pas morale en ce sens qu'elle n'a pas pour ambition de rigidifier toute la structure mentale sur laquelle elle repose sur une vision monolithique de l'homme, une vision à sens unique. Son « credo » est tout au contraire de permettre aux hommes de la communauté de pouvoir exprimer des voix discordantes et singulières, de pouvoir exprimer leur *humanité* selon la façon dont ils entrent en résonance avec la vision partagée du monde. Il s'agit donc d'instaurer la possibilité pour la nature humaine de se déployer librement, d'inciter à toujours pousser plus haut l'humanisation de l'homme. Et cela ne se peut qu'à condition de posséder une référence qui fait socle et en même temps matière à travailler, à façonner selon les âges, l'histoire, de la communauté. Il est de la nature de l'homme, non de son « essence », de s'accomplir, de développer ses talents (*ingenia*), en se servant de sa mémoire, de son passé, comme d'un support et d'une référence communautaire pour accéder à la plus complète et entière reconnaissance des siens.

La moralité ne peut se concevoir en ce cas comme une intimation à ployer l'échine sous le poids de valeurs pré-mâchées. Selon une certaine théorie qui n'a de cesse de vouloir couper des

chaînes imaginaires – celles d'une soumission supposée envers les diverses traditions -, la digestion devrait s'en trouver grandement facilitée si, par un divin idéal, l'homme s'appliquait à lui-même ces valeurs sensées le civiliser et le rendre *aérien*. D'avaler quelques pilules de valeurs moralistes suffirait donc à rendre l'homme meilleur selon la croyance de l'humanisme christianiste, puis surtout « droit-de-l'hommiste ». Cette « morale » n'est pas celle des véritables communautés, mais elle est devenue celle d'un occident emprisonné dans son entrain pour le Progrès, le confort, la puissance de l'impuissance, et le désir morbide de posséder le monde et de dépasser, ô rêve fou, les limites inhérentes à notre condition humaine et notre *fragilité*. Le but des valeurs dites « occidentales » est bien de favoriser l'émergence d'un monde de porteurs de pulsions, d'entités « humaines » virevoltantes d'une envie à une autre mais incapables de s'enraciner psychiquement ni en un lieu, ni dans l'Histoire.

Ces valeurs occidentales ont ceci de particulier qu'elles émanent d'un autre lieu que celui au sein duquel se forge la singularité et l'ordre de chacune des communautés humaines véritables, le lieu de la politique, l'Agora où se mêle la confrontation et l'entente entre les individus du groupe. Ce qui en émane, c'est le sens donné aux vertus, et ce sens, parce que les vertus sont essentiellement individuelles, découle d'un nécessaire équilibre liant entre eux ceux qui les possèdent, et dont l'exemple vivifie la communauté. Les vertus sont les facteurs indispensables de la réalisation et de l'accomplissement des individus(-citoyens), chacune de celles-là diversement partagées en chacun de ceux-ci. Elles sont des qualités qui permettent aux hommes de se mesurer, et de se donner *une* valeur dans la communauté. Elles déterminent à chacun sa juste place. Elles permettent par conséquent à la communauté des hommes de créer pour elle-même le sens qui lui insuffle la vitalité nécessaire à sa persistance et son élévation. Les valeurs de nos sociétés modernes nous sont au contraire importées.

Elles nous proviennent de principes sanctifiés, ou si l'on veut, d'un ordre impérialiste dominé tyranniquement par la Raison : par la « raison » essentiellement économique de notre époque non moins « religieuse » que les précédentes. Et cet « ordre » n'a de cesse de délier l'esprit du corps, les vertus des valeurs, qui autrefois leur correspondaient. L'homme peut ainsi désormais flotter dans les airs au gré de ses envies, mépriser racines et Cultures, langues et traditions, et devenir l'esclave « libéré » au service de la machinerie capitalo-financière. Le dernier homme, le nihiliste jamais accompli, a pris naissance dans un non-monde : la jungle de l'accumulation effrénée de capitaux.

Les valeurs occidentales correspondent à une nécessité, celle d'une époque, mais aussi surtout celle d'une dynamique que nous avons mentionné plus haut. À devoir faire d'un nombre maximum d'individus des consommateurs aptes à faire marcher le système, il devient par conséquent nécessaire de les munir de droits, et d'autant plus qu'il sont solvables, dans le cas contraire, leur humanité fait doute ! Ces droits deviennent par conséquent illimités, à la mesure de l'illimitation de la dynamique de la possession et de l'accumulation. L'individualisme vulgaire et prétentieusement autarcique se renforce inévitablement d'une telle négation de la politique et de la tyrannie de l'économique.

### **La compassion, ordre moral de l'individu moderne**

Mais, a contrario de ce qui est communément admis, l'individualisme ci-dessus mentionné n'est pas antinomique de la morale nous intimant d'être fidèle à des valeurs de compassion, de négation de soi, et de soumission à des principes « humanistes » dictés par la pensée dualiste. Notamment, l'individualisme abstrait et détaché engendre une capacité d'intervention auprès d'autrui, dans un esprit de pitié et de compassion. Cet esprit, en apportant bonne conscience au Moi, élève sa propre tendance à se penser comme auto-satisfait, « libre » de ses actes et par conséquent de tous liens communautaires (les liens étant remplacés par des contrats). Cela est paradoxal au premier abord mais ce supplément d'âme participe pourtant, depuis l'hégémonie du christianisme en Occident – et surtout de la version bourgeoise de la bienfaisance chrétienne depuis la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle -, à l'élaboration de l'homme responsable devant Dieu et par suite de l'*homo economicus*, responsable de sa propre « réussite sociale » et de la défense de ses intérêts. La

compassion ne lie pas les hommes entre eux mais les séparent en réalité, en instaurant une forme de soumission, du bénéficiaire envers le « généreux », et qui se fonde sur l'exemplarité jeté à la face du premier par le dernier l'intimant à se plier à ce qu'il représente alors comme modèle d'humanité. Un fossé se creuse alors entre les deux, qui avalise et renforce l'individu « souverain » en tant que modèle du Même que l'on se doit alors d'imiter pour son, et d'une façon générale, le « bien ».

Un tel individu ne tient son rôle dans le système dualiste des droits et de l'esprit dominants que parce qu'il est capable, non pas de s'éprouver par rapport aux autres, mais de se maintenir à une place qu'il serait sensé s'être bâti par lui-même. La consommation et les moyens de la garantir trouvent alors ici toute leur place et affirment ainsi leur rôle au sein d'une dynamique qui finit logiquement par s'appuyer sur les Droit-de-l'homme, jusqu'en faire du « droit-de-l-hommisme » : l'individu occidental économiquement conquérant et prétendument supérieur à cet égard se doit d'imposer son modèle ; non par la conquête militaire - trop d'héroïsme pourrait encore s'y trouver - mais par une *mise en valeur* de son mode de vie, et de pensée, et son exportation généreuse au « démunis » de la planète (la guerre alors n'y devient plus qu'utilitaire). Les valeurs occidentales deviennent exemplaires, et s'adosent à une morale pour laquelle il appartient seul à l'individu atomisé d'exister pleinement en se libérant de la loi du groupe, de la Loi qui trop contraindrait ceux ont l'envie de voler de leurs propres ailes afin de rechercher leur hypothétique salut : la leçon d'Icare serait-elle trop loin dans les mémoires atrophiées ?

L'individu atomisé et volontiers moralisateur ne se juge pas lui-même mais devient juge pour les Autres, tout en se soumettant perpétuellement au jugement d'une morale extérieure, utilitariste et inconsidérément « raisonnable ». Pourtant, on s'élabore une morale en fonction de ses propres préjugés, ou du moins est-ce ainsi que l'homme devrait pouvoir s'inventer un monde à sa juste mesure, et à la mesure de sa singularité et celle de sa communauté ainsi constituée. Une morale imposée de l'extérieur, de la toute-puissance d'une transcendance derrière laquelle se cache en vérité une haine profonde de la nature humaine réelle – de notre *condition humaine* -, apporte un jugement prédéfini sur une « essence » de l'homme qu'il nous appartiendrait de faire surgir en nous séparant toujours plus de notre « substrat » commun. Le moi devient par conséquent construisible et modifiable à souhait en fonction de ce qu'il faut bien appeler une tyrannie utilitariste. La souffrance d'autrui parvient même à être souhaitable car elle parvient à masquer le manque de sens qui caractérise la « vie » moderne – ou post-moderne, qu'importe au fond – comblé tant bien que mal par la pitié élevée en tant que sentiment expiatoire. Dans un tel paradigme, la mort est perçue comme un échec, une finalité malheureuse, et elle en perd tout sens parce que au fond la vie a elle-même déjà perdu tout sens. « Le *Bushido* [« voie du guerrier » des Samouraïs] enseigne qu'il y a quelque faiblesse et du ridicule à se préoccuper d'une autre vie alors que l'on peut modeler la sienne et lui donner un sens par sa mort » Dominique Venner, *La voie de l'épée. Symbolisme du sabre au Japon et en Europe*, Excalibur magazine, 2002. Ou encore : « ...une éthique de la volonté est plus salubre qu'une promesse de salut, au moment surtout où, de toutes parts, l'homme est persuadé de se faire l'esclave de sa vie... » Maurice Pinguet, *La mort volontaire au Japon*, Gallimard, 1984, repris in *ibid.*

Compassion, du latin *cum*, avec, et *passio*, souffrance : partager les souffrances d'autrui, sentiment paraissant si digne de respect que l'on n'y voit plus le plaisir que nous avons à y goûter, et à souffrir !

DANS QUEL MESURE IL FAUT SE GARDER DE LA COMPASSION. - La compassion, dans le mesure où elle engendre véritablement une souffrance – et cela doit être ici notre unique point de vue – est une faiblesse comme tout abandon à une affection *nocive*. Elle *accroît* la souffrance dans le monde : même si indirectement, ici ou là, une souffrance peut être atténuée ou supprimée grâce à la pitié, il n'est pas permis d'exploiter ces conséquences occasionnelles et dans l'ensemble insignifiante pour justifier son essence qui est, nous venons de la dire, *nocive*. Supposons qu'elle règne un seul jour en maîtresse : elle entraînerait aussitôt l'anéantissement de l'humanité. En soit elle n'offre pas un caractère de bonté plus grand que n'importe quel instinct :

c'est seulement lorsqu'elle est exigée et vantée – ce qui arrive lorsque l'on ne comprend pas ce qu'elle recèle de nocif mais y découvre au contraire une *source de plaisir*, - que la bonne conscience l'accompagne, c'est alors seulement que l'on s'y abandonne et que l'on ne craint pas de la proclamer. Dans d'autres circonstances où l'on comprend sa nocivité, elle passe pour une faiblesse : ou bien, comme chez les Grecs, pour une affection malade et périodique dont on peut prévenir les dangers en lui laissant volontairement libre cours de temps à autre. - Celui qui a déjà fait l'expérience de rechercher intentionnellement pendant un certain temps les occasions de pitié dans sa vie pratique et qui se représente constamment toute la détresse qui s'offre à lui dans son entourage devient forcément malade et mélancolique. Mais celui qui veut, *d'une manière ou d'une autre*, servir l'humanité en médecin devra user de beaucoup de prudence envers ce sentiment, - il le paralyse régulièrement au moment décisif et annihile son savoir et sa main habile et secourable. » Friedrich Nietzsche, *Aurore*, aphorisme 134.

### **Solidarité vs compassion**

L'instinct de pitié n'est donc pas comme nous l'avons vu antinomique avec un individualisme effréné et « autonome » – rêve fou d'une prétendue autarcie, indépendance illusoire ! -, construit par et pour les besoins d'une dynamique d'accumulation sans fin, même si cela paraît l'être comme allant de soi dans le langage courant véhiculé par les prêtres de l'auto-flagellation. Il en est même la condition afin que cet individualisme – produit de laboratoire issu d'une conceptualisation post-moderniste de l'homme – puisse sembler être viable et pérenne et devenir le facteur structurel rendant possible à large échelle – mondiale – de jouer sur des « variables conjoncturelles » atomisées.

Ce qui importe à l'individu, c'est ce qui importe à son Moi, et la pitié n'est pas celle que l'on croit car en tout état de l'être profond de l'homme, elle affirme l'absolutisme individualiste plutôt que de tâcher d'amoindrir l'*hybris* qui lui tient de moteur. Cet absolutisme n'a jamais été absent de l'homme, il fut seulement nécessaire en d'autres temps d'en limiter la portée et l'exemplarité. Pour ce faire, on en appelait à un autre instinct, la solidarité.

Nous ne sommes libre que si les autres ont pleinement la possibilité de l'être à leur façon, d'où l'importance d'une notion comme celle de la solidarité, notion communautaire par excellence. Rappelons que le terme solidarité vient du latin *solidus*, massif, et de l'expression *in solidum* qui signifie « pour le tout ». Lorsque des personnes se sentent solidaires d'autres personnes au sein de la communauté, d'un peuple, d'une Nation, etc., cela veut dire qu'elles se sentent concernées par ce qui arrive aux autres, elles ressentent intuitivement que le sort des autres est directement lié au leur. Mais aussi que la condition de leur liberté, ainsi que de leur auto-réalisation et leur affirmation, que leur existence même, est plus ou moins soumise à la possibilité qu'ont « les autres » de pouvoir eux-mêmes accéder à la réalisation de leur être, malgré toutes les inégalités inhérentes à la singularité de chaque individu.

C'est l'interdépendance, mais au niveau de son élaboration structurelle. La communauté humaine est la structure au sein de laquelle peut, et doit - si du moins elle a encore la force et la volonté de se maintenir vivante - s'articuler la solidarité. La compassion, quant à elle, représente toujours un risque de déstructuration de la communauté car elle accompagne une dynamique d'individualisation tendant à supplanter la hiérarchie « naturelle » par une strate hiérarchique fondée sur la propension plus ou moins grande à jouir de la souffrance de ceux qui se voient ainsi rabaissés par le ressentiment élevé en « valeurs ». Ces « valeurs » profitent d'abord à des gens, solitaires parmi les solitaires, qui ont su faire de la « morale » une arme contre les forts, et un outil pour leur soif de possessions – piètres palliatifs à une perte de réelle liberté. Parmi ces « valeurs » trône d'ailleurs celle qui symbolise parfaitement à elle-seule leur adéquation à une volonté de nier la vie humaine et son nécessaire enracinement dans un sol et une Culture, tout en feignant en élever le sens et la richesse (de sa multiplicité notamment) : l'égalitarisme.

La solidarité, selon le sens réel qui convient d'apporter à ce terme, n'est pas compatible avec l'égalitarisme, comme d'une façon générale avec les autres « valeurs » occidentales issues de la

tyrannie post-moderne néo-libérale – dont la « raison » d'être serait de *devoir* être imposé au Monde. La solidarité implique par contre une capacité d'empathie qui ne peut se trouver qu'au sein de communautés humaines un tant soit peu équilibrées. L'empathie est un sentiment qui ne peut exister réellement qu'entre des *semblables*, et non des *Mêmes* ! « *Chose semblable aime son semblable* » comme disait Oreste. Ceux qui s'assemblent finissent par se ressembler, non point en *Principe* de « valeurs » préconçues sur la supposée « essence de l'homme », mais en *vertus* d'un sens qu'il appartient aux hommes de créer par leur implication et leurs devoirs au sein de communautés à leur mesure.

« PRÉTENDUMENT SUPÉRIEURE !. - Vous dites que la morale de la pitié est une morale supérieure à celle du stoïcisme ? Prouvez-le ! Mais notez bien qu'il ne faut pas mesurer derechef le "supérieur" et l' "inférieur" en morale avec une toise morale : car il n'y a pas de morale absolue. Allez donc chercher vos critères ailleurs et – soyez sur vos gardes ! » Friedrich Nietzsche, *Aurore*, aphorisme 139.

Yohann Sparfell – octobre 2015